

271.99
1687

Quarier S. Martin.



ÊTES

JUBILAIRES

Des



ŒURS de

MISERICORDIE



1848.

m 6

FÊTES JUBILAIRES

DE L'INSTITUT DES

Sœurs de Miséricorde

CÉLÉBRÉES A MONTRÉAL

Les 20, 21 et 22 novembre 1898

"Sanctificabis annum quinquagesimum
ipse est enim Jubilæus."

1848-1898



MONTRÉAL.

CONFIDENTIAL

SECRET

GROUP 1 EXCLUDED FROM AUTOMATIC DOWNGRADING AND DECLASSIFICATION

GROUP 2 EXCLUDED FROM AUTOMATIC DOWNGRADING AND DECLASSIFICATION

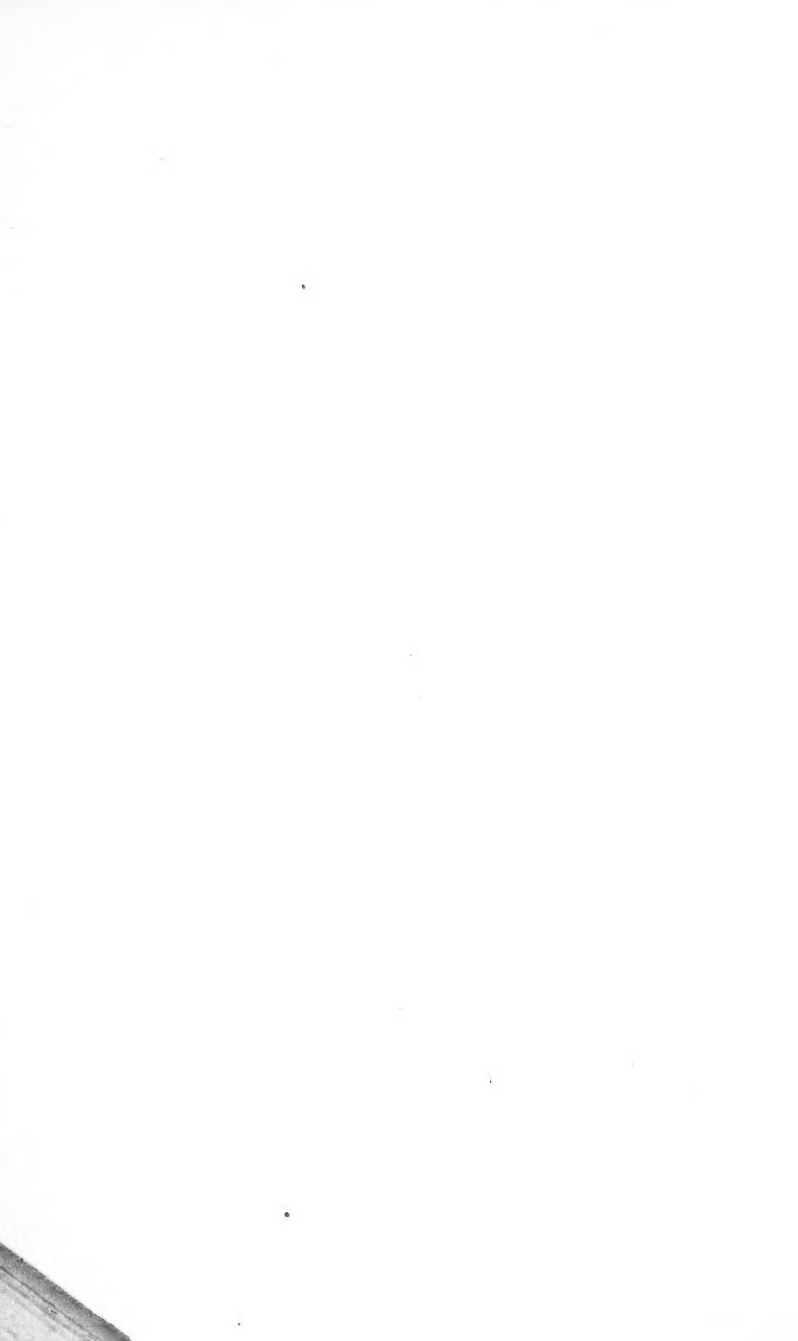
GROUP 3 EXCLUDED FROM AUTOMATIC DOWNGRADING AND DECLASSIFICATION

CONFIDENTIAL

**“ Beati misericordes, quoniam ipse misericordiam
consequentur.”**

**A NOS AMIS ET BIENFAITEURS,
CE RÉCIT DE NOS FÊTES JUBILAIRES,
ŒUVRE D'UN
AMI DÉVOUÉ DE NOTRE INSTITUT,
EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ COMME GAGE DE
NOTRE ESTIME ET DE NOTRE
RECONNAISSANCE.**

LES SŒURS DE MISÉRICORDE,
MONTRÉAL, 16 janvier 1899,
Clôture de l'année jubilaire.



LE CINQUANTENAIRE

DES

SŒURS DE MISÉRICORDE

C'est le 16 janvier 1848, que le saint évêque Bourget adressait aux Sœurs de Miséricorde leur mandement d'institution.

“ Comme il a plu à Dieu, nos très chères filles,” disait-il, “ de vous inspirer la sainte pensée de vous consacrer à un genre de vie tout particulier, et qui, pour paraître vil et obscur à la sagesse humaine, n'en est pas moins glorieux et méritoire aux yeux de la religion, Nous venons bénir aujourd'hui votre généreux dessein, et le rendre stable en vous admettant à la profession des vœux simples de religion.

“ Votre vocation spéciale, nos très chères filles, dans ce nouvel Institut que la divine Providence veut que vous fondiez, est de travailler à purifier et sanctifier de pauvres âmes qui, après avoir eu le

malheur de perdre leur innocence, cherchent dans la religion un asile assuré pour réparer leur faute, et cacher en même temps leur déshonneur. Votre mission va être de rendre à ces fleurs, que le vice a ternies, l'éclat de leur première innocence. Votre œuvre sera désormais de courir après les brebis égarées de la maison d'Israël."

"Votre bonheur à l'avenir sera de pouvoir dire avec le Bon Pasteur : Nous ne sommes pas venues dans cette Congrégation pour appeler les justes, mais les pécheurs. Votre entreprise en ce jour est d'ouvrir un asile à des âmes infortunées, qu'un moment de faiblesse et d'oubli a précipitées dans un abîme bien profond, afin de les arracher aux horreurs d'un affreux désespoir. . . ."

"Maintenant, nos très chères filles, nous étant assuré que le Seigneur voulait se servir de vous, pour faire rentrer dans les voies du salut beaucoup d'âmes égarées qui seraient exposées à périr, faute de secours proportionnés à leurs pressants besoins, Nous Nous rendons aux instantes sollicitations que vous Nous avez faites et Nous vous permettons de vous réunir en Communauté régulière."

Le même jour Mgr Bourget recevait à la profession religieuse dans le nouvel institut, Mme Veuve Jetté, la fondatrice, et sept de ses premières compagnes, qui furent les premières Sœurs de Miséricorde

Les prévisions et les désirs du saint évêque n'ont pas été trompés. Dieu a béni cette œuvre que Lui seul avait inspirée à son serviteur, comme tant d'autres, autant et plus peut-être que bien d'autres,

si l'on tient compte des difficultés de toute sorte qui lui sont spéciales.

D'abord l'œuvre elle-même, absolument nouvelle dans le pays, ne pouvait pas, du premier coup, compter sur la faveur du public, comme tant d'autres œuvres de charité. Il faut se résigner à rencontrer toujours des héritiers plus ou moins directs des pharisiens de l'ancienne loi, qui ne comprennent rien au mot du Sauveur : “ *Misericordiam volo et non sacrificium.* ” Le monde, même chrétien, n'est pas naturellement sympathique aux œuvres qui n'ont d'autre but que le soulagement des misères morales et le relèvement des âmes tombées. Pour les comprendre et les apprécier, il faut en avoir vu les résultats, ou avoir reçu cette plénitude de l'esprit du Sauveur qu'on ne trouve guère que dans les âmes vraiment apostoliques.

Puis, à raison même de son but, cette œuvre doit se faire avec une discrétion qui ne s'impose pas à toutes les autres. Elle ne pouvait prospérer à son début qu'à la condition de ne pas trop attirer l'attention. D'autre part cependant, il lui fallait intéresser les âmes charitables à sa subsistance ; car comme toutes les œuvres de Dieu, elle a débuté par l'absolue pauvreté. Plus encore que les ressources matérielles, il lui fallait des recrues nombreuses et choisies, sans lesquelles elle ne suffirait point au besoin de la société et ne se perpétuerait point. Or quel espoir qu'une œuvre naturellement peu sympathique, à peine connue dans le meilleur monde, attirerait à elle, en même temps que les ressources

suffisantes, une foule d'âmes choisies qui sauraient la comprendre et s'y dévouer ?

Toutes ces difficultés n'ont point empêché le prompt développement et la prospérité merveilleuse du nouvel institut. Aujourd'hui, après cinquante ans, il a donné à l'Église cent quarante religieuses, qui continuent et propagent avec un zèle manifestement béni de Dieu son admirable apostolat. Non seulement les superbes édifices de la rue Dorchester ont depuis longtemps remplacé la petite maison de la rue Sainte-Catherine, mais deux vastes maisons ont été bâties à New-York et à Ottawa, et les Sœurs de Miséricorde y exercent le même ministère de charité et d'apostolat qu'à Montréal, au prix des mêmes sacrifices, avec les mêmes consolations

Pendant ces cinquante années, la Providence Divine n'a jamais manqué aux Sœurs qui n'ont compté que sur elle et sur l'inépuisable charité qu'elle met au cœur du peuple chrétien. Elles ont bâti d'immenses hospices pour les plus misérables et les plus déshérités d'entre les pauvres, sans cesser de vivre elles-mêmes de privations et de pauvreté, contentes de n'avoir pas toujours le nécessaire, pourvu que leurs pauvres et leurs malades ne manquent de rien. Ces maisons ont toujours été, comme le voulait le saint évêque Bourget, de vraies maisons de miséricorde. C'est pourquoi Dieu les a bénies de toute façon.

Il était juste que les Sœurs de Miséricorde célèbrent ce cinquantième anniversaire de leur fondation, pour remercier Dieu qui a veillé sur leur

œuvre, et s'encourager elles-mêmes à y consacrer toujours le même zèle et le même généreux dévouement. Elles l'ont fait le 16 janvier 1898, avec cette simplicité et cette modestie qui conviennent à des servantes de Dieu et des pauvres. Leurs Supérieurs ont cru que le temps était venu de faire apprécier davantage du public, une œuvre qui fait grand honneur à la ville de Montréal et à tout le Canada catholique. Les Sœurs ayant commencé la construction d'un vaste hospice pour les enfants nouveau-nés, on a fixé à l'époque de l'inauguration de ce nouvel édifice les fêtes solennelles du jubilé de l'Institut. Ces fêtes ont eu lieu les 20, 21 et 22 novembre 1898. On en trouvera le récit succinct dans ces quelques pages écrites à la hâte, par une main amie, pour en conserver le souvenir.

I

LE 16 JANVIER 1898

Comme en 1848, le 16 janvier était un dimanche, et ce dimanche était consacré à la fête du S. Nom de Jésus.

A cette première fête, toute intime et toute religieuse, les Sœurs de Miséricorde n'avaient guère invité que quelques bienfaiteurs et amis de leur famille religieuse. Leur chapelle fut cependant remplie, la matinée et l'après-midi, par l'élite catholique de Montréal.

Le matin à 8 heures il y eut messe pontificale,

célébrée par le R. Père Abbé de Notre-Dame d'Oka, assisté par M. Chevrier, P. S. S., comme diacre et le R. P. Brault, O. M. I., comme sous-diacre.

L'après-midi, à trois heures, S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal vint présider lui-même cette fête de famille. Devant un nombreux clergé et un auditoire choisi, il voulut, dans une courte allocution, rappeler les bénédictions de Dieu sur une œuvre admirable entre toutes, et chère à son cœur de Pasteur et d'apôtre. Prenant pour texte cette parole de Notre Seigneur : " Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs," il montra comment l'Institut de la Miséricorde et Mgr Bourget son fondateur avaient compris cette parole du Sauveur, et comment ils l'ont admirablement mise en pratique.

" Mes frères," dit-il en terminant, " cette œuvre de bonté et de miséricorde de Jésus se continue à travers les siècles. Elle s'accomplit ici depuis cinquante ans.

" On applaudi à ce mot d'un poète :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe.

Ce n'est pas assez pour l'Eglise : elle ouvre ses bras aux cœurs coupables, aux âmes flétries par le mal, pour leur rendre l'innocence et la paix.

" Si vous saviez, mes frères, tout le bien qui se fait dans cette maison ; si vous saviez toutes les douleurs, toutes les infortunes, toutes les angoisses qui se sont réfugiées depuis cinquante ans sous ce toit béni ! Si vous saviez avec quel désintéressement,

quelle discrétion, quelle scrupuleuse réserve la charité s'exerce ici ! Si vous saviez combien de familles doivent à cette maison d'avoir conservé leur honneur devant la société ! Non, non, on ne soupçonne point les miracles de bonté, comme les miracles de grâce, qui s'opèrent entre ces murs. Non seulement d'infortunées enfants ont trouvé ici un refuge contre la honte et le désespoir ; elles ont retrouvé ici l'amitié de Dieu et ont appris la pratique des plus belles vertus. Ailleurs le bien qui s'accomplit se voit, ici il se cache et doit rester caché. Voilà ce qui fait le mérite particulier des Sœurs de Miséricorde : voilà le caractère particulier de leur Institut.

“ Cet Institut a été béni de Dieu. Le voilà maintenant à Montréal avec un établissement magnifique, à Ottawa et à New-York, avec des maisons qui font l'admiration de tous. Comme Mgr Bourget, Mgr Fabre n'a cessé de lui accorder sa protection paternelle et sa plus vive sympathie. J'ai hérité, il me semble, de leurs sentiments et je suivrai leurs nobles exemples. Et vous, mes frères, remerciez avec nous le Seigneur qui a doté notre ville d'une institution si bienfaisante ; remerciez-le de ce qu'il a daigné faire pour elle depuis un demi-siècle. Si l'on a recours à votre charité, oh ! montrez-vous généreux, comme vous l'avez été dans le passé, et vous éprouverez un jour la vérité de cet oracle de Notre Seigneur : ” “ Heureux les miséricordieux ! parce qu'il leur sera fait miséricorde.”

Après la bénédiction solennelle du T. S. Sacre-

ment, Mgr l'Archevêque voulut bien passer à la communauté et y prendre le souper en compagnie du R. P. Abbé d'Oka, de M. le chanoine Leclerc, Supérieur de la maison, de M. le chanoine Martin, de M. l'abbé Charpentier, chapelain, des T. R. P. Estevenon, Sup S. Sacr., Ducharme, Prov. C. S. V., Rioux, C. SS. R., de MM. Chevrier, Brasseur, Marsolais et Hébert, PP. S. S.

Ainsi se termina la fête intime du 16 janvier 1898 (1).

II

LA FÊTE RELIGIEUSE

Le 20 novembre 1898.

Cette fois, c'était la célébration officielle du cinquantième. Les Sœurs de Miséricorde avait voulu associer davantage le public à leurs actions de grâces envers Dieu. Plusieurs évêques et prélats avaient été invités. La plupart ne purent que répondre à cette invitation par des lettres d'une grande bienveillance et s'unir de cœur et d'intention à leurs collègues présents. Toutes les communautés religieuses de Montréal ont voulu être représentées. Au dire d'un journal " tout ce que le clergé et la société comptent de plus distingué, s'était donné rendez-vous au couvent de la rue Dorchester, pour rendre hommage au dévouement des bonnes religieuses, et rehausser de leur présence l'éclat de cette belle fête."

(1) On trouvera les autres détails, si on les désire dans *La Presse* du 17 janvier 1898.

La maison fut toute la journée ouverte au public. Les salles et la chapelle, délicatement ornées, gardaient encore cet aspect de simplicité et de gravité religieuse, qui ne trahit guère d'autre recherche que celle de l'ordre et de la propreté.

Dès 9.30 heures, une foule nombreuse autant que choisie envahit la nef et les tribunes de la chapelle récemment agrandie et restaurée, et déborda dans le chœur des religieuses et dans les appartements voisins.

A 10 heures précises, S. G. Mgr J. T. Duhamel, Archevêque d'Ottawa, fait son entrée en habits pontificaux et prend place au *faldistorium*, ayant à ses côtés M. le chanoine Beauchamp d'Ottawa, comme prêtre assistant, et MM. les abbés Curotte et Desnoyers, comme diacre et sous-diacre. Depuis vingt ans qu'il les voit à l'œuvre dans sa ville épiscopale, Mgr d'Ottawa a toujours été pour les Sœurs de Miséricorde un protecteur et un père; aussi a-t-il accepté gracieusement l'invitation de chanter la messe pontificale.

Puis Mgr l'Archevêque de Montréal fait son entrée solennelle, précédé d'un nombreux clergé, des représentants de tous les Ordres religieux, du R. P. Abbé de N. D. d'Oka et de S. G. Mgr M. Decelles, évêque de Druzipara. Il est assisté au trône par MM. les chanoines Racicot V. G., J. U. Leclerc et Trépanier.

Le chœur des religieuses chante avec piété et simplicité, comme il convient, l'office du jour, sans trop de préoccupation de distraire et de charmer

les auditeurs au lieu de les édifier. Plus d'une choriste doit se rappeler à ce moment, les leçons de plain-chant que le saint évêque Bourget donnait lui-même à ses chères filles de la Miséricorde, afin qu'elles eussent quelquefois la consolation d'entendre la grand'messe, et d'y faire assister aussi leur nombreux personnel condamné à ne jamais sortir de la maison. Elles ont reçu évidemment bien des leçons de musique depuis, mais qui heureusement ne leur ont pas fait oublier celles-là

Les journaux avaient annoncé que S. G. Mgr de Montréal ferait cette fois encore le discours de circonstance. L'attente ne fut point trompée. Après le chant de l'évangile, Monseigneur l'archevêque prit la parole, de son trône, et raconta avec cette éloquence maîtresse d'elle-même, qui sait dire parfaitement tout ce qu'elle veut dire,—et faire entendre ce qu'elle ne peut pas dire,—l'histoire de cette œuvre admirable de la Miséricorde. Tout l'auditoire comprit dès les premiers mots que cette parole portait bien au delà de l'étroite chapelle, et que l'émotion contenue et communicative de l'orateur ne dissimulait en rien l'autorité et la décision de l'évêque. C'était une parole épiscopale, qui plaidait admirablement, en faisant l'histoire d'une des communautés de Montréal, la cause de toutes les autres. Ceux qui, n'ayant point eu la bonne fortune de l'entendre, l'ont lue le lendemain dans les journaux, ont du comprendre quel crime ce serait contre la charité et la civilisation chrétienne, d'entraver et de gêner dans son développement ou son action une œuvre

omme celle-là, qui a prospéré au prix de tant d'héroïques sacrifices, sauvé l'honneur de tant de familles, la vie et l'âme à tant de pauvres enfants (1).

Après la messe, un dîner fut servi dans la grande salle de communauté, décorée pour la circonstance. Avec Nos Seigneurs y prirent part tous les membres du clergé et quelques-uns des laïques de distinction présents à la messe solennelle, entre autres : Sir Alexandre Lacoste, juge en chef, M. le Consul général de France, Les Hon. L. O. Taillon, A. Desjardins, juge Ouimet, les Drs Rottot, René de Cotret, Cormier, Ed. Desjardins, E. P. Lachapelle et Laroche, Jos. Giguère, C. Bruchési, C. St-Jean.

L'après-midi, à 3 heures, la chapelle fut de nouveau envahie par une foule nombreuse parmi laquelle on remarquait les principaux citoyens irlandais catholiques de Montréal ; M. l'abbé J. E. Donnelly, curé de St-Antoine, avait bien voulu se charger du sermon anglais. Prenant pour texte la parole de l'apôtre St Jean : "Dieu est charité, et celui qui vit dans la charité vit en Dieu et Dieu vit en lui," il glorifia la charité catholique qui sait imiter la charité parfaite du Divin Maître, en particulier dans la ville de Montréal et dans l'œuvre admirable de la Miséricorde (2).

Le sermon anglais fut suivi du salut solennel, du chant du *Te Deum* et de la bénédiction du T. S. Sacrement. Mgr l'Archevêque de Montréal a tenu

(1) Voir plus loin le sermon entier, reproduit d'après " *La Minerve* " du 21 novembre.

(2) Le sermon est reproduit plus loin à la suite de celui de Mgr l'Archevêque.

à présider le dernier office de cette grande journée, assisté du R. P. Tandy, curé de St-Jérôme de New York, comme diacre, et du R. P. Gonthier, Dominicain de St-Hyacinthe, comme sous-diacre.

Ainsi se termina par un chant d'actions de grâces la première partie de cette fête jubilaire.

III

Bénédiction et Inauguration de la Nouvelle Crèche.

21 novembre.

On comprend qu'à son début l'œuvre des Sœurs de Miséricorde, sans local suffisant et sans ressource, eut assez à pourvoir aux pauvres filles qui venaient plus nombreuses d'année en année demander, presque toujours gratuitement, un abri contre la honte et le désespoir. Longtemps les Sœurs durent partager leur logement avec leurs pénitentes. Ce n'est qu'au printemps de 1887 qu'elles purent, Dieu sait au prix de quels travaux et de quels sacrifices, mettre la dernière main au vaste et magnifique hospice de la Maternité, qui s'ouvre aujourd'hui sur la rue St-Hubert. Mais déjà les Sœurs avaient été mises en demeure de pourvoir non seulement à ces infortunées mères, mais à leurs pauvres enfants.

Jusque-là les enfants nés à la Maternité étaient aussitôt après leur baptême portés chez les Sœurs Grises et reçus à la crèche de l'Hôpital-Général. Mais le nombre des nouveau-nés étant devenu considérable, les Sœurs Grises, qui recevaient d'ailleurs un grand nombre d'enfants, déclarèrent (1889)

Elles ne recevraient plus ceux de la Maternité (1). Les Sœurs de Miséricorde improvisèrent une crèche dans le troisième étage de la Maternité, en attendant qu'elles pussent construire un hospice spécial pour les nouveau-nés. Il leur a semblé que la meilleure manière de témoigner leur reconnaissance à Dieu, et d'attirer de nouvelles bénédictions sur leur œuvre, était d'inaugurer aux fêtes de leur cinquantenaire un refuge qui, par ses proportions et la perfection de son aménagement, est certainement, au dire des experts, le plus beau de l'Amérique, et peut-être du monde entier (2).

Le lundi donc (21 nov.), vers les 3 heures de l'après-midi, S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal vint en compagnie de Mgr l'Archevêque d'Ottawa, du R. P. Abbé d'Oka et d'un nombreux clergé, bénir et inaugurer la nouvelle crèche. Une estrade avait été préparée au fond de l'une des grandes salles de l'hospice. La bénédiction faite, Nos Seigneurs y prirent place avec le R. P. Abbé et l'Hon. Préfontaine, Maire de Montréal, invité à la cérémonie. La salle était littéralement remplie de citoyens marquants, de médecins surtout et de dames de la meilleure société de Montréal.

Sur l'invitation de M. le chanoine Leclerc, Supérieur de la maison, M. le Maire prit le premier la parole devant cet auditoire d'élite. Il félicita les Sœurs de Miséricorde des progrès merveilleux ac-

(1) Voir l'excellent ouvrage "Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde."

(2) Voir plus loin la description de la nouvelle crèche par M. le Dr Cormier, médecin de l'établissement.

compilis depuis cinquante ans, du bien inappréciable opéré par leur ministère et leur infatigable dévouement. Grâce à elles, Montréal va être doté d'une institution qui lui fera le plus grand honneur, et qui, si l'on en croit les meilleurs juges, n'a point de rivale en Amérique, ni peut-être dans le monde entier. Elles ont droit à la reconnaissance de la ville et de toute la province.

Appelé ensuite à prendre la parole, M. le Docteur Lamarche fit apprécier à son auditoire les excellentes conditions hygiéniques de l'édifice inauguré et de son aménagement.

Les médecins de langue anglaise qui devaient à leur tour intéresser les auditeurs, ne s'étant pas trouvés rendus à temps, S. G. Mgr d'Ottawa s'acquitta fort heureusement de leur tâche, et profita de l'occasion pour payer aux Sœurs de Miséricorde ce qu'il regarde comme une dette de reconnaissance, pour le bien qu'elles ont fait dans sa ville épiscopale.

A Mgr de Montréal revenait de droit le mot de la fin. Il fut ce qu'on attendait, charmant d'à propos et de délicatesse. Ne le trouvant reproduit nulle part, nous le résumons de mémoire, le moins mal possible.

“ J'ai peu de choses à ajouter à ce que vous venez d'entendre.

“ Ce sont des noces d'or que nous venons de célébrer, les noces d'or de l'Institut des Sœurs de Miséricorde. D'ordinaire, quand on fait ses noces d'or, on reçoit de nombreux et riches cadeaux. Les Sœurs de Miséricorde ont cru que pour célébrer

leurs noces d'or, elles pouvaient mieux faire que de recevoir des cadeaux, c'était d'en donner. Le cadeau de noces des Sœurs de Miséricorde, celui qu'elles ont aujourd'hui à la société, à la ville de Montréal, — je pourrais dire à la province de Québec et au pays tout entier, c'est cette crèche que je viens de bénir. C'est un cadeau royal, comme tant d'autres faits à la société par nos admirables communautés religieuses, avec le seul concours de la charité privée.

“ Les Sœurs de Miséricorde sont heureuses aujourd'hui, et je le suis comme elles, d'entendre apprécier si favorablement cette œuvre qu'elles entreprennent. On vient de vous dire qu'elle fait le plus grand honneur à notre ville. Vous avez entendu les félicitations de M. le Maire et les appréciations d'hommes absolument compétents : cet édifice ne laisse rien à désirer, et l'œuvre pour laquelle il est fait mérite toutes les sympathies

“ Mais je ne vous apprendrai rien en vous disant que cet édifice si parfaitement construit et aménagé n'est pas payé. Les Sœurs de Miséricorde ont fait comme les grandes administrations, comme les conseils de ville et comme les gouvernements : elles ont emprunté pour bâtir, en escomptant l'avenir. Mais si les gouvernements et les conseils de ville ont des revenus assurés, les Sœurs n'en ont aucun. Pour ajouter cette charge nouvelle à leurs autres charges, il leur a fallu compter sur la charité privée, qui ne leur a jamais manqué, et sur la charité publique à laquelle elles n'ont rien demandé,

ou au moins qui ne leur a rien donné jusqu'à ce jour.

“ La charité privée, elles y comptent avec raison. Je vois ici devant moi un grand nombre de dames que je rencontre partout où il y a une bonne œuvre à faire. Elles ont compris qu'il y aurait ici une œuvre nouvelle, tout à fait digne de leur dévouement. Elles m'en voudraient de n'y point compter et de n'y point faire appel. C'est sur elles que nous comptons pour assurer à cette crèche le secours efficace de la charité privée. Je le leur expliquerai dans un instant.

“ Les Sœurs de Miséricorde ont toujours compté sur la Providence, qui ne leur à jamais manqué, et sur la charité privée, non seulement de la ville, mais de la campagne et de plusieurs autres diocèses du Canada et des Etats-Unis. Mais il me semble, et il leur semble à elles aussi, que le temps est venu pour elles de compter un peu sur la charité publique. Cette fois la charité publique en leur venant en aide ne ferait qu'un acte de justice. Si les Sœurs ont assumé une dette considérable pour la construction de ce vaste édifice, si elles ont doté la ville et la Province d'une institution dont personne ne contestera la nécessité, il n'est que juste que la société leur aide à porter une partie du fardeau qui devrait être le sien. Nous comptons donc sur la charité publique comme sur la charité privée, et pour nous l'assurer, je compte sur l'action dévouée de nos hommes publics et surtout sur l'influence de M. le Maire de Montréal.”

Des applaudissements unanimes soulignèrent le dernier mot qui valait un discours.

La cérémonie était finie. Il ne restait plus qu'à élever la morale pratique de cette deuxième fête. Pendant qu'à la suite des médecins les visiteurs parcouraient les diverses salles de l'établissement et qu'ils admiraient l'aménagement, Mgr l'Archevêque réunissait les dames pour organiser une société de dames protectrices des enfants trouvés de la Miséricorde. Mme la Mairesse voulut bien accepter la présidence de la nouvelle association, qui devra aider puissamment à faire mieux apprécier l'œuvre de la Miséricorde, et lui assurer d'efficaces sympathies.

IV

Les Sœurs de Miséricorde n'ont point oublié dans ces fêtes de leur cinquantenaire tous les bienfaiteurs auxquels, après Dieu, elles doivent la prospérité de leur Institut. Le 22 novembre, à 8½ heures, elles célébrèrent un anniversaire solennel pour tous leurs bienfaiteurs défunts (1).

Ainsi se terminèrent, dans un acte solennel de reconnaissance envers les hommes, ces fêtes jubilaires qui ont voulu être avant tout, un hymne d'actions de grâces à la Providence de Dieu et à ses infinies miséricordes.

(1) Ce service a été chanté par M. le chanoine Archambault, chancelier de l'Archidiocèse de Montréal, assisté par MM. les abbés H. Charpentier, comme diacre, et T. Gervais, comme sous-diacre.

SERMON DE S. G. Mgr BRUCHÉSI, Arch. de Montréal

(Reproduit de *La Minerve* du 21 novembre.)

*Misericordias Domine in æternum
cantabo.*

Je chanterai à jamais les miséricordes
du Seigneur.

MES SEIGNEURS, MES FRÈRES,

Aujourd'hui s'ouvrent pour cette maison des fêtes jubilaires, fêtes toutes de saintes réjouissances et d'actions de grâces, et l'Église et la patrie se sont unies pour y prendre part. D'humbles religieuses remercient Dieu qui, pendant cinquante ans, les a assistées, protégées d'une manière si visible, et nous venons les remercier, elles aussi, du bien qu'elles ont accompli pour la religion et la société pendant cinquante ans.

C'est le moment où dans notre ville circulent des bruits sinistres dont toutes nos communautés s'alarment. On parle de législation nouvelle qui mettrait, croyez-le, de puissantes entraves aux œuvres nombreuses dont nous ne pouvons nous passer et qui serait, il me semble, comme une punition infligée au plus admirable et au plus désintéressé des dévouements.

On peut s'en attrister, mais non s'en étonner. C'est l'histoire de toutes les œuvres de Dieu; il faut qu'elles soient marquées du signe de l'épreuve et de la contradiction.

Laissons dire. C'est le jubilé, réjouissons-nous, et gloire à Dieu. *Gratias agamus Domino Deo nostro.*

La meilleure des charités n'est pas celle qui se fait aux acclamations des hommes. Ce n'est même pas celle qui s'ignore, c'est celle qui a l'honneur d'être méconnue, critiquée et condamnée, et c'est celle-là, surtout que le Seigneur bénit.

Madeleine, que fais-tu ? Pourquoi répandre tous les précieux parfums sur la tête de ton Sauveur ? On eût pu les vendre bien cher, et en donner le prix aux pauvres. Voilà la charité condamnée, mais écoutez comment Jésus-Christ la loue et la défend :

“ Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? Ce qu'elle vient d'accomplir à mon égard est une bonne œuvre, et on le publiera partout où mon Évangile sera prêché ! ”

Quelle est, mes frères, la maison où nous sommes réunis aujourd'hui, et que s'y fait-il ?

Elle porte un nom, l'un des plus beaux de la langue que le christianisme a faite, et rappelle l'un des plus consolants attributs de la divinité, celui que le Psalmiste voulait éternellement chanter : La Miséricorde !

La miséricorde ! ce n'est pas seulement ce sentiment de pitié qui trouve accès dans tout cœur d'homme : c'est la charité poussée jusqu'à la tendresse, qui ne sait qu'oublier et se donner elle-même, heureuse quand elle trouve une souffrance à consoler, une plaie à guérir, des larmes à sécher, des douleurs à partager, une honte à couvrir et surtout une faute à pardonner.

Voilà la vie habituelle qui se passe entre ces murs, voilà les seules ambitions qu'on y nourrit et les seuls rêves qu'on y fait.

Mais pour qui donc cette maison ? Est-ce pour des enfants qu'on enseigne ? Non, les enfants sont pourvus ailleurs et amplement. Est-ce pour des vieillards sans abri, des malades sans secours, des orphelins délaissés ? Non encore. Toutes ces souffrances ont leurs asiles où la charité les attend et les accueille. Ici c'est le refuge ouvert aux existences malheureuses qui encore dans leur fleur ont été hélas ! flétries par le souffle empoisonné du monde, et qui, victimes de leur ignorance, d'un moment de passion, de sollicitation et de promesses coupables, ont perdu ce qui fait par-dessus tout l'honneur et la dignité de la femme et qui, pour cette raison, se sont vues devenir le rebut de la société.

Mais immédiatement arrivent les exclamations et les reproches. On les proféra au début même de l'œuvre ; on les a répétés depuis, et vous-mêmes, mes frères, vous n'êtes pas sans les avoir entendus plus d'une fois.

Pourquoi une entreprise pareille ? *Ut quid perditio hæc ?* N'est-ce point un encouragement donné au crime ? Pourquoi s'occuper de ces sujets déshonorés ? Bref, c'est une erreur, c'est presque un scandale.

Ah ! ces prétendus apôtres de vertus, ces hommes au scandale facile, comme il me font penser à ces grands avocats des pauvres, de qui les pauvres peuvent à peine avoir un morceau de pain. Parler,

accuser, critiquer leur est facile, mais où sont leurs œuvres ?

Quand ils s'adressent à l'Église sur le sujet qui nous occupe, ils me rappellent les Pharisiens qui demandaient à Jésus la condamnation de la femme adultère.

Que connaissaient-ils ces Pharisiens aux mystères de la miséricorde et de la bonté ? Vous savez comment Jésus les confondit. “ Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.” Et ils disparaissent tous. Alors Jésus dit : “ Femme, où sont donc ceux qui t'accusaient ? Ils ne t'ont point condamnée ; moi non plus, je ne te condamnerai pas. Va en paix et ne pêche plus ” Voilà bien la miséricorde dans un de ses traits les plus touchants et les plus sublimes

Eh bien, comprenons que le divin Miséricordieux doit avoir ses imitateurs et ses disciples dans l'Église. Il a passé à d'autres sa compassion et sa tendresse, laissez-les se révéler, éclater au milieu des peuples. Et si vous voyez des vierges se vouer à la guérison des plus pénibles maladies morales, se pencher vers la femme tombée pour la relever et la réhabiliter, n'en soyez pas surpris, cela doit être : c'est la vie du Christ qui se prolonge avec ses divines vertus.

Voici la raison d'être de ce bienfaisant asile. Ici se réfugie le malheur dans ce qu'il a de plus profond ; ici la faiblesse est protégée et remise dans le sentier du bien ; ici les désespoirs sont consolés ; ici se sauve l'honneur des familles ; ici de pauvres petits êtres sont soustraits à la mort ; ici surtout la

vertu et l'amitié de Dieu sont reconquises. Cette maison, où quelques-uns voudraient voir une excitation au vice, est devenue pour plus d'une âme coupable le vestibule du ciel. O belle, ô divine charité !

Mais cet institut, mes frères, quelle en est l'origine ? Elle vient d'être racontée dans un livre charmant sans nom d'auteur, mais œuvre assurément d'un esprit délicat et d'un noble cœur. Je ne puis ici que le dire en abrégé.

A-t-on vu des hommes d'affaires ou de finances tenir conseil et chercher ensemble les moyens les plus efficaces d'entreprendre une œuvre si charitable et si véritablement humanitaire ? Sont-ce les représentants du peuple, les pères de la cité qui ont eu l'idée d'une pareille fondation ? Non. La Miséricorde, comme l'Hôtel-Dieu, l'hôpital des Sœurs Grises, le Bon-Pasteur, nos refuges pour les aveugles et les sourds-muets, toutes nos institutions de bienfaisance auxquelles Montréal doit d'être ce qu'il est aujourd'hui — personne ne le niera — sont nées d'une pensée chrétienne, du dévouement de quelques fils ou de quelques filles de nos campagnes, du concours du clergé et du zèle de l'épiscopat. C'est là de l'histoire. On peut l'oublier, on ne la changera pas.

C'est une humble enfant de Lavaltrie, Marie-Rosalie Cadron, que Dieu s'était choisie pour être la fondatrice de l'institut qui célèbre aujourd'hui son glorieux cinquantenaire.

Comme il l'avait bien préparée pour l'accomplissement de ses miséricordieux desseins ! Il l'avait

remplie de tendresse pour tous les infortunés. Toute jeune encore, elle se dépouillait volontiers de ses vêtements pour couvrir l'indigence. Mariée à un homme bon et pieux comme elle, M. Jetté, elle pouvait, dans sa modeste demeure, exercer envers les malheureuses une hospitalité qui rappelait celle des patriarches ; elle aimait à ensevelir les morts et à instruire les petits enfants. Devenue veuve, elle se dit que le monde ne serait rien pour elle et se sentit particulièrement portée à pratiquer la charité, en l'exerçant envers les pauvres filles tombées. C'était Dieu qui lui parlait au cœur.

En même temps, le grand évêque qui occupait alors le trône épiscopal de Montréal, Mgr Bourget, songeait à doter son diocèse d'une institution spéciale pour recueillir ces infortunées jeunes filles. C'est qu'il connaissait les dangers auxquels elles étaient exposées ; il avait été le confident de bien des misères et son âme brûlait du zèle du vrai pasteur.

Ah ! mes frères, si vous saviez tout ce que l'on confie à un cœur d'évêque, et tous les secrets que ce cœur emporte dans sa tombe !

Donc, Mgr Bourget voulait cette fondation : il attendait et pria.

“ On sait,” dit l'auteur distingué auquel j'ai fait allusion il y a un instant, “quels souvenirs de vertus et de grandes œuvres se rattachent au nom de cet illustre prélat. Toutes les institutions de la “Rome d'Amérique,” ainsi qu'on se plaît à nommer Montréal, portent l'empreinte de sa main puissante ;

beaucoup même lui sont redevables de l'existence. Son regard vigilant découvrait tous les besoins, et son activité infatigable, comme sa charité, savait susciter les œuvres, faire appel à toutes les bonnes volontés, multiplier tous les secours. Son nom est écrit en caractères ineffaçables dans cette ville de Montréal, si changée pourtant et si agrandie depuis les jours de son épiscopat ; et s'il pouvait s'effacer de la mémoire des hommes, les pierres des établissements d'éducation et de charité qui se sont élevés sous son impulsion ne cesseraient de le redire."

Rien n'est plus vrai. Or, Mgr Bourget avait appris à connaître Mme Jetté, et avait admiré sa charité. C'est à elle qu'il s'adressa pour la réalisation de son projet.

La pieuse femme en fut comme effrayée. Fonder une communauté nouvelle ! Mais où, et comment, et avec quelles ressources ? Dieu y pourvoira ! L'évêque a parlé, Mme Jetté obéit, elle se sépare de ses enfants et l'œuvre commence. Elle s'installe dans une humble mansarde tout près d'ici, et bientôt elle peut exercer son zèle. Il lui faut des auxiliaires. Le Seigneur les appelle. Il les prend un peu partout. La mansarde est trop petite. On adopte une nouvelle maison dans l'Est de la ville. En peu de temps on est encore trop à l'étroit. Alors se présente un citoyen qui durant toute sa vie se distingua par ses générosités envers les pauvres. Il était comme le bras droit de l'évêque pour toutes ses charitables entreprises, M. Berthelet !

Il acheta le terrain où l'hospice actuel de la

Miséricorde est bâti et en fit don à Mgr Bourget pour l'Institut projeté.

Voilà l'origine de cette maison. Celle des autres établissements catholiques de bienfaisance à Montréal lui ressemble. N'allons pas le méconnaître. Ici — et cela ne s'est vu nulle part ailleurs — c'est la charité privée qui a tout fait pour le soulagement de la misère sous ses formes diverses.

Comment la communauté de la Miséricorde a été bénie de Dieu, comment elle a prospéré, regardez et voyez. La voilà à Ottawa, à New-York, exerçant partout sa salubre influence, et ces jours derniers, comme pour la récompenser, il semble, de ses cinquante ans de labeurs, Dieu lui ouvrait un nouveau champ d'action loin, bien loin, dans ce Manitoba qui nous est si cher, parce que nous y avons des frères, que nous avons épousé ses causes, que nous avons lutté et souffert pour lui.

Quand il s'agit d'œuvres on demande souvent des chiffres. Laissez-moi vous en donner quelques-uns, ils vous renseigneront mieux que tous les discours, sur ce qui s'est fait dans cette maison pendant les six dernières années.

1,582 jeunes filles ou femmes ont été reçues et gardées gratuitement ; 285 ont payé une fraction de la pension ; 226 seulement ont payé la pension entière : 3,832 pauvres ont été secourus à l'extérieur ; 2,044 enfants ont été reçus et gardés le plus grand nombre gratuitement ; 13,056 prescriptions médicales ont été gratuitement remplies. La communauté a dépensé pour le maintien de ses œuvres

et l'entretien de l'institution, écoutez bien, \$336,571, somme d'argent qui est par conséquent restée dans notre ville.

Maintenant qu'a-t-elle reçu du gouvernement ? \$4,802.25. De la cité ? Rien.

Mais les bienfaiteurs privés sont nombreux, et le travail est ingénieux et l'économie très grande ; voilà ce qui a permis et ce qui permet d'accomplir de telles merveilles.

J'espère, mes frères, que les craintes exprimées au début de ce discours ne se réaliseront pas. Les religieuses vouées par état au soulagement des infirmités humaines, ce ne sont pas des étrangères après tout. Ce sont bien vos filles, vos sœurs ou vos amies.

Adoptera-t-on des mesures qui viendront les troubler dans leur mission d'abnégation et de dévouement, et rendre plus difficile le bien qu'elles accomplissent déjà avec tant de peine, au prix de sacrifices dont vous n'avez pas l'idée, souvent même au prix de leur santé et de leur vie ? Non, cela ne sera pas : bon sang catholique et français ne saurait mentir. Mais enfin si nous nous trompions, si cette douleur devait nous être infligée par ceux que nous regardons comme nos amis et nos frères, nos religieuses n'arrêteraient pas pour cela des œuvres auxquelles leur cœur tient par tous les fibres. Elles seront toujours les mères des petits enfants, des orphelins, des malades, de tous ceux qui souffrent ; si elles doivent se priver davantage, elles le feront avec joie, se rappelant les promesses du divin Maître,

et nous, nous n'aurons qu'à répéter la parole d'un grand orateur français : " Ne fait pas des ingrats qui veut ; pour faire des ingrats, il faut avoir fait du bien à ses semblables, avoir tenté de grandes choses pour l'humanité."

VI

SERMON ANGLAIS DU Rév. J.-E. DONELLY, curé de Saint-Antoine

" God is charity and he that abideth in
" charity abideth in God and God in him."

(1 St. John, IV.-16.)

DEARLY BELOVED BRETHREN,

As, a moment ago, I entered this beautiful Chapel and knelt, for the first time, at the altar-step, I was struck by its peculiar construction and remained for an instant in doubt as to which way I must turn. Those snow white wings which extend on all sides, like rays of purity, darting forth from the tabernacle of love, seemed, each in turn, to claim my attention. A strange fancy occurred to me. Such, thought I, must be the dilemma of him who would write on the broad subject of charity, within the pale of our Holy Mother Church. So many channels pour forth from the divine Heart of the Master, that the abundance of material must prove the greatest difficulty. Where indeed shall we turn in the vast domain of the Catholic Church, over which broods the spirit of God, reflected in

the thousand different forms that charity may assume ?

The arm of Catholicism has ever been faithful to reproduce the life and doctrine of the Master.

"He passed doing good," says the Holy Word. The Church, fashioned by his adorable hand, thinks, speaks and acts along the same God-like lines.

Imbued with that virtue that went forth from the person of our dear Saviour, there have been those, in every age, in every clime, who would give practical manifestations of that distinctly Christ-like character.

There appeared "the benignity of the Master teaching," and there appeared in the Church those powerful teaching-orders, the outposts and watch-towers of truth, the pride and strength of our dear Faith.

The Master would announce to all the glad-tidings of the Gospel, and the Church follows with solicitude and love the advance of her fearless missionaries who leave home, friends, country, voluntary exiles to follow Christ evangelizing the nations. "How beautiful upon the mountains are "the feet of him who bringeth good tidings. . . . "who sayeth to Sion 'Thy God shall reign.' "

The Master healed. All forms of human suffering appealed, and never in vain, to his tender heart. The Church has her hospitals, where consecrated lives make brighter the dreary hours of suffering, and whisper of hope to ears that had well nigh lost the echo of that inspiring word.

The Master would feed the hungry.—“ Whence shall we get bread that these may eat ? ”

He, the Son of God, became a mendicant that the multitude might not return fasting. He begged from the boy the loaves and fishes which would multiply under his miraculous touch and feed thousands.

The Church has her voluntary mendicants who, casting worldly pride to the winds, extend their hand in supplication for the needy.

But the Master teaching, the Master healing, the Master becoming “ all things to all men ” when does he appear to us most amiable ? Is it not, I ask you, in the exercise of the sublime attribute of mercy, when he becomes the defender and advocate of the erring and despised Magdalene, when he rebukes the pharisaic virtue of those who would destroy the poor, dejected adulteress ?

The gentle voice grows stern, commanding : “ He that is without sin among you, let him cast the first stone.” (ST. JOHN, VIII.-7.)

Then when they stood alone, the accusers having hied themselves away, he turns to her with a pitying gaze : “ Neither will I condemn thee, go now and sin no more.” (ST. JOHN, VIII.-11)

It were passing strange that a Church, which aims at the faithful reproduction of the Master's life, should leave untrodden the paths of this special field of action, where mercy to the sin-stained soul is the main-spring.

Montreal, the City of Churches, the home of

religious communities, the Rome of America, as we fondly style it, was destined to add yet another, to its many monuments of charity.

To-day we meet within those convent walls, to celebrate the Jubilee of that foundation which has weathered the storms of a long half-century. Whole pages of history may be written in the course of fifty years ! What changes may occur in the destiny of nations in that period of time ! How many lives have been lived, how many undertakings have been conceived, have attained their apogee of success and have been consigned to oblivion, while the little grain of mustard-seed, sown by the hand of the saintly Bourget, was slowly evolving into the great and sturdy tree which, to-day, affords a welcoming shade to so many sore misfortunes !

To review its origin and detail its subsequent career, would be to write the history of all the great and good works that owe their existence to the fostering care of Holy Mother Church. An humble village girl, reared in the wholesome atmosphere of a little country hamlet, where the entire life seems to centre around the Catholic steeple ; such was the vessel of election, that God would call to the fulfilment of his views, in this new field of labor.

Had he not himself chosen for his Apostles the most lowly of men ? He, who, of fishermen, could make eloquent exponents of the most sublime doctrines could, by the exercise of the same miraculous power, pick from the unknown ranks of the people,

the one whom he had chosen to work out his providential designs in a different sphere. "It is he that giveth strength to the weary and increaseth force and might to them that are not." (ISA, XL.-29.)

Mme Jetté, afterwards Mother "de la Nativité," was the instrument set apart by God for this new apostleship.

The quiet country life so simple and so pure, the cares of a home and direction of a large family, the desolation of widowhood, the grinding struggle for mere existence, but withal the most earnest trust in Divine Providence, such may be considered the apprenticeship of the foundress of this Community.

"If you would be perfect, you must leave all and follow me."—How many in the course of centuries have heard and heeded that invitation! How many generous sacrifices, noble devotions has it not called forth! It was destined to make yet another hero in the broad field of charity. Mme Jetté would leave all to follow where duty, by the voice of her Bishop, might call. All for her, meant the little home and home, you know, is all.

What years of mental and physical suffering, what anguish and desolation must crowd upon the task then begun, and destined to assume, on days to come, such magnificent proportions. A bleak and wretched garret in a city lane will be the first cradle of this work of mercy. But had not the Master to rest his infant-head on a bed of straw in a dismal stable?

What however was the difficulty of physical

privation compared to the jeers and scorn of an ill-advised public, vented on every occasion upon the devoted head of the apostle of mercy?

Even those who should have known better were loth to extend even the sympathy of a kind word.

Yet despite all did the work increase, and thanks to the kind offices of a generous protector, inspired no doubt by God, the garret made place for more commodious quarters.

A day which will forever be a blessed anniversary in this house, the 16th January, 1848, saw the first group of pious servants of the Lord consecrate themselves to Jesus Christ, in the holy Congregation of the Sisters of Mercy.

The rest is contemporary history, it need scarce be told. How by dint of constant toil and generous sacrifices, one obstacle after another was gradually overcome, till that desired consummation was reached which renders possible the solemn Jubilee of to-day.

The hand of God is visibly present here and in reviewing all this, we are forced, once more, to the conclusion. "If God be with us, who may stand against us."

Other works may appeal more forcibly to the admiration of the casual observer, other careers appear more inviting; but few are more deserving the heart-felt gratitude of society at large.

For us, dear brethren, while we bring our tribute of praise to the unselfish labors of Mme. Jetté and her companions, let us, at the same time, bestow

upon the work of their hands the sympathy and more substantial aid their endeavors deserve.

When they appeal to us, let it not be in vain, and remember that Christ gave the example of mercy to the fallen, and those who follow in his footsteps are treading the straight path, if sometimes thorny, which leads to life everlasting. "He that abideth in charity abideth in God." Amen !

VII

DISCOURS DU Dr LAMARCHE

MESSEIGNEURS, MESDAMES

ET MESSIEURS,

Le révérend supérieur Leclerc me demande de vous donner quelques explications sur l'installation de cette crèche au point de vue médicale ; je m'empresse d'accéder à son désir et serai bref.

Ce qui frappe le plus les regards en entrant dans cette maison, c'est la dimension des pièces aux larges et nombreuses ouvertures et de la plus exquise propreté. C'est la richesse et la variété de ces appareils et instruments qu'on trouve dans toutes les pièces de l'institution, et qui sont toutes destinées au même objet : la santé de l'enfant. On pourrait se demander pourquoi cet immense travail et ces énormes dépenses. La réponse est simple mais la réalisation ne l'est pas autant : C'est pour mettre l'enfant, autant que possible, à l'abri des inconvé-

nients de l'hospitalisation qui sont le manque d'air pur et en quantité suffisante — de lumière — d'aliments convenables et de propreté. Ici on a voulu se rapprocher, autant que possible, de la perfection — et c'est là ce qui vous explique ces immenses salles de 100×35 pds sans une colonne—ce système parfait de ventilation — cette propreté — ces bains d'enfant si nombreux et si bien adaptés à leur destination — ces stérilisateurs immenses — ces réfrigérateurs, etc., etc.

Tout cela n'a qu'un but, diminuer le chiffre de la mortalité infantile.

Son Honneur le Maire de Montréal nous disait, il a un instant, que les fondatrices et les fondateurs de cette crèche avaient doté Montréal d'une des plus belles institutions du genre du Dominion et peut-être de l'Amérique — je me sens très disposé à ajouter : de la plus belle crèche du monde entier et la mieux outillée. Aussi ne puis-je m'empêcher de croire que la charité publique et privée viendront au secours de ce grand dévouement et de cette grande œuvre humanitaire, et que s'il existait encore chez certaines personnes des préventions contre l'œuvre ou la Communauté des Sœurs de Miséricorde, ces préventions devront tomber devant la beauté, l'utilité et la grandeur des résultats obtenus.

J.-B.-A. LAMARCHE.



VIII

**DESCRIPTION de la NOUVELLE CRÈCHE par le
Dr I. CORMIER**

La bâtisse se compose de quatre étages de 185 pieds de long, le premier la buanderie avec chambre pour le personnel, le deuxième le repassoir avec magasin de lingerie et salle de couture, et les deux derniers étages composent la crèche proprement dite.

L'hygiène de la crèche peut se diviser en hygiène de la bâtisse, de la nourriture et des services dans les salles.

On peut considérer toutes les pièces de la bâtisse comme de véritables boîtes en ciment, les murs pleins sont faits de ciment et de briques, de sorte que l'air ne peut passer d'une salle à l'autre parce qu'il n'y a pas d'espace libre ; les planchers sont fabriqués de ciment et de broches d'acier, de sorte qu'ils sont encore impénétrables par l'air. Tous les angles des pièces sont effacés pour ne pas servir de réceptacle à la poussière. Les salles devant servir de crèche ont 100 pieds de long sur 35 pieds de large et 15 pieds de hauteur, ventilées par deux forces différentes. L'air aspiré de l'extérieur par une roue éventail est filtré à travers le coton, réchauffé par un calorifère, humecté par de l'eau en évaporation et foulé dans les salles par l'intermédiaire de conduites logées dans les murs. Chaque salle contient dix bouches d'air pur. L'air impur des salles est soutiré à travers d'autres conduites, par une chemi-

née centrale qui contient une forte colonne d'air surchauffé par un gros tuyau au centre de la cheminée ; ce tuyau reçoit sa chaleur des bouilloires qui servent à donner la vapeur pour la buanderie, pour la production de l'électricité, chauffer les salles, faire la cuisine, etc., etc. Les bouches d'air pur, ainsi que celles de l'air impur, sont contrôlées par des registres actionnés par l'électricité, de manière qu'en touchant un bouton on peut les fermer complètement, ou encore les ouvrir de la grandeur désirée, de sorte que nous pouvons contrôler la ventilation à volonté et par là éviter les courants d'air. La vitesse de la ventilation a été calculée de manière à pouvoir donner 2,000 pieds cubes d'air, renouvelés toutes les heures pour chacun des enfants.

La lumière pour la nuit se donne par l'électricité, tandis que dans le jour chaque côté des salles contient un grand nombre de grands châssis ou croisées (18), recevant le soleil de l'avant-midi et de l'après-midi, la bâtisse ayant la direction du nord-est au sud-ouest.

A chaque salle se trouve une chambre de toilette pour les enfants, séparée de celle-ci par un petit passage fermé par des portes volantes ; ces portes permettent de garder dans la chambre de toilette une température plus élevée, afin que les enfants n'éprouvent aucun changement de température pendant la toilette. Le plancher de cette chambre est en tuiles ; douze petits bains métalliques ornent le contours, une balance pèse-bébé, une table en fer recouverte en vitre, et des boîtes métalliques pour

transporter les linges souillés forment l'ameublement de cette petite pièce. Plus loin nous rencontrons le dortoir des *nurses*, qui est sur le même pied d'hygiène; plus loin encore nous voyons le laboratoire qui contient tous les appareils pour materniser le lait, c'est-à-dire transformer les pourcentages du lait de vache en ceux du lait humain. Dans ce laboratoire on devra aussi préparer les prescriptions pour les enfants malades.

La nourriture des enfants devra consister en lait maternisé, c'est-à-dire que chaque enfant devra recevoir un lait modifié suivant son âge, dans des bouteilles contenant chacune une ration, autant de bouteilles autant de rations qu'il aura à boire dans vingt-quatre heures. Ces rations, après avoir été stérilisées dans un stérilisateur à vapeur pouvant contenir 640 bouteilles, sont transportées dans les salles et conservées dans des réfrigérateurs à eau froide qui coule constamment autour des bouteilles. Quand il s'agit de faire boire un enfant, une bouteille est prise à son numéro et placée dans un réchaud à la vapeur qui, au moyen d'un thermostat, indique par une sonnerie électrique que la température du lait est rendue à $98\frac{1}{2}^{\circ}$ F., température à laquelle l'enfant boirait à sa mère.

Il devra y avoir deux couveuses pour les enfants nés débiles ou avant terme.

Dans les salles, le lit se compose d'une couchette en fer, d'un petit hamac préservé d'un *piqué* pour remplacer le matelas qui est une source d'infection, d'un petit oreiller en crin, sous le hamac à distance

de quelques pouces, se trouve un gros feutre, de sorte que le lit, tout en se trouvant assez chaud, est bien ventilé. Les tables sont métalliques avec des tablettes en vitre, elles contiennent le nécessaire pour les enfants, avec des vases contenant des solutions antiseptiques pour désinfecter les mains des *nurses*.

Chaque *nurse* a quatre enfants sous ses soins, mais s'il arrive que ces enfants sont malades, elle ne prend soin que de deux.

La désinfection des lits et des linges souillés se fait au moyen d'une étuve à vapeur sous pression de soixante livres.

L'histoire du nourrisson est prise pour tous les instants, c'est-à-dire comment il boit, comment il repose, comment marche ses grandes fonctions, comment il pèse chaque jour, s'il pleure beaucoup, s'il vomit, etc., etc., en un mot cette histoire est tellement complète qu'en la lisant l'on peut former un jugement sur l'état de sa santé — chose qui sera gardée dans les archives pour les statistiques.

Les *nurses* doivent prendre toutes les précautions d'aseptie possible pour éviter les contagies.

Les costumes des enfants et des *nurses* doivent être, autant que possible, blancs, afin que la couleur ne cache pas les souillures.

Il y aurait beaucoup plus à dire sur l'explication de l'hygiène qui sera employé dans cette institution ; car nous voulons non seulement éviter l'effet de l'hospitalisation des enfants qui causait une mortalité excessive, mais nous désirons faire une crèche

modèle, telle qu'il n'en existe peut-être pas dans l'univers, afin de former là une école de *nurserie* pour recevoir des jeunes personnes qui voudront étudier l'hygiène de la première enfance, étude qui correspond bien aux attributs de la femme ; ces personnes ayant mérité de l'institution un diplôme attestant leurs connaissances, pourront alors obtenir un salaire très rémunérateur dans les bonnes familles, et être considérées comme des professionnelles ; si ensuite elles se marient, elles connaîtront l'hygiène pour leurs propres enfants, et les conseils qu'elles pourront donner à leurs voisines en seront de véritables, et non pas des commérages ; ce moyen sera peut-être très efficace pour rendre des services à la société, en vulgarisant l'hygiène de la première enfance, qui est malheureusement trop inconnu de notre population.

DR I. CORMIER,
Médecin directeur de la crèche.

IX

LETTRES D'INVITÉS

Lettre de Sa Grandeur, Mgr J.-T. Duhamel, archevêque d'Ottawa.

ARCHEVÊCHÉ D'OTTAWA,
21 octobre 1898.

Très honorée Mère,

J'accepte volontiers la bonne invitation que vous me faites d'assister aux fêtes jubilaires de votre admirable Institut. Ce sera pour moi un bonheur

de chanter la messe le dimanche, 20 novembre prochain.

Vous avez raison de faire une grande fête, car Dieu a singulièrement béni votre œuvre. Puis, combien d'âmes ont été ramenées dans le chemin de la vertu ! Combien d'âmes doivent à votre Congrégation leur salut éternel ! Pour moi, je ne cesse de rendre des actions de grâces à Dieu pour tout le bien qu'ont fait à Ottawa, les Sœurs dévouées de votre maison dans cette ville.

Je profite de cette occasion pour vous en exprimer toute ma gratitude et me souscrire de toute votre Communauté le reconnaissant serviteur,

✠ J. THOMAS, *archevêque d'Ottawa.*

Lettre de Sa Grandeur, Mgr A. Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

ARCHEVÊCHÉ DE SAINT-BONIFACE,

17 novembre 1898.

Ma très honorée et bien chère Mère Générale,

L'invitation gracieuse que l'on a bien voulu m'envoyer à l'occasion de vos fêtes jubilaires, m'a fait grand plaisir ; mais j'ai le vif regret de ne pouvoir donner à votre florissant Institut cette marque de mon estime et de mon respect.

Néanmoins, je suis heureux d'avoir trouvé quelqu'un qui se fera un bonheur de me représenter

officiellement et dignement ; c'est le bon Père Lacasse que vous connaissez si bien. Il est chargé de présenter la fondation de Saint-Boniface comme un bouquet de fête que j'offre à la Communauté.

Puisse le Divin Maître, qui vous a bénies d'une façon si éclatante, vous continuer ses plus douces faveurs et affermir ainsi, de plus en plus, l'œuvre du grand évêque que vous réclamez comme votre père fondateur.

Veillez croire, ma très honorée Mère, à mon dévouement et à ma grande estime pour votre Communauté,

✠ ADÉLARD, O. M. I., *archevêque*
de Saint-Boniface.

Lettre de Sa Grandeur, Mgr L.-Z. Moreau, évêque
de Saint-Hyacinthe.

SAINT-HYACINTHE,

4 novembre 1898.

Ma révérende Mère,

Ce me serait un vrai bonheur d'assister aux belles et pieuses fêtes du cinquantenaire de la fondation de votre Institut, pour bénir et remercier avec vous et toutes vos chères filles, la divine Providence des grâces sans nombre dont l'œuvre de la vénérée Mère Jetté a été l'objet depuis ses commencements jusqu'à maintenant.

J'ai vu ces commencements ; ils étaient bien humbles, c'était véritablement l'étable de Bethléem, la

petite maison de Nazareth. Arrosé d'une pluie de célestes grâces, ce petit arbre a grandi d'une manière admirable, et est devenu un arbre chargé de toute sorte de fruits salutaires et succulents.

Les infirmités me privent du doux plaisir d'aller unir mes actions de grâces aux vôtres en ces joyeuses noces d'or de votre Communauté; je m'en dédommagerai en me joignant d'esprit et de cœur aux saintes allégresses et à la vive gratitude dont vous et vos pieuses filles seront inondées pendant ces jours de joyeux anniversaire. Que le Dieu de toute bonté continue de bénir et de faire progresser votre cher Institut, qui a déjà retiré tant d'âmes de l'abîme du péché !

Vous priant d'agréer ce vœu bien intime de mon cœur, je demeure votre bien respectueusement dévoué en Notre Seigneur,

✠ L.-Z, évêque de Saint-Hyacinthe.

Lettre de Sa Grandeur, Mgr E. Gravel, évêque de Nicolet.

NICOLET, 14 novembre 1898.

Très révérende et chère Mère,

C'est un cruel désappointement pour moi de ne pouvoir aller célébrer avec vous le cinquantenaire de la fondation de votre utile Institut. Il me faut être ici le 21 au matin, fête de la Présentation, jour où grand nombre de mes prêtres se rassemblent au

Séminaire pour la rénovation des promesses cléricales, et il n'y a aucun train pour me ramener de Montréal, dimanche soir. Mais je serai en union avec votre Communauté pour remercier le Seigneur des grâces reçues et le supplier de vous continuer sa faveur.

De plus, je me ferai représenter à cette belle fête par mon vicaire général, le très révérend M. Thibaudier, qui est heureux, comme je l'aurais été moi-même, de reconnaître quelque peu la généreuse hospitalité que nous avons reçue de vous, en allant prier avec vous dans un jour si intéressant pour toute votre famille religieuse.

Je prie le Seigneur d'avoir cette célébration pour agréable, de bénir vos personnes et vos œuvres, et je demeure avec une respectueuse estime,

Révérende et chère Mère,

Votre tout dévoué en N. S.,

✠ ELPHÈGE, évêque de Nicolet.

Lettre de Sa Grandeur, Mgr J.-M. Emard, évêque de Valleyfield.

EVÊCHÉ DE VALLEYFIELD,

15 novembre 1898.

Ma révérende Mère,

A mon grand regret, je me vois dans l'impossibilité d'assister aux fêtes jubilaires que vous préparez pour les premiers jours de la semaine prochaine.

Mardi est la sainte Cécile, titulaire de notre Cathédrale ; la fête en sera célébrée solennellement ; plusieurs évêques doivent nous arriver la veille, et il me faut être au poste pour les recevoir. Je vous prie donc d'agréer mes excuses et de recevoir en même temps mes cordiales félicitations pour le bien accompli et les progrès réalisés par votre Communauté depuis cinquante ans. Croyez aussi que je forme des vœux bien ardents pour l'avenir, priant Dieu de lui continuer sa protection, de la développer chaque jour davantage, pour lui permettre d'accomplir pleinement les œuvres à la fois si méritoires et si délicates auxquelles elle est appliquée, et dont les besoins grandissent chaque année.

Je suis bien véritablement, ma révérende Mère,

Votre très respectueux serviteur,

✠ JOSEPH-MÉDARD,

Évêque de Valleyfield.

Lettre de Sa Grandeur, Mgr N.-Z. Lorrain, évêque de Pembroke.

PEMBROKE, 18 novembre 1898.

Ma révérende Mère,

Mes occupations ne me permettent pas de me rendre à votre gracieuse invitation d'assister aux fêtes jubilaires de votre Institut, le 20 novembre courant.

Tout de même, je m'unirai à tous les membres de votre Communauté pour remercier Dieu des grâces qu'il a daigné répandre sur elle, depuis sa fondation, et le prier de continuer de la protéger et l'assister dans l'accomplissement de son œuvre si humanitaire et si charitable.

Vous bénissant de tout cœur, ainsi que toutes vos Sœurs, je demeure bien sincèrement,

Votre tout dévoué serviteur en J.-C.,

✠ N.-Z. LORRAIN,

Évêque de Pembroke.

*Lettre de Sa Grandeur, Mgr D.-M. Bradley, évêque
de Manchester.*

MANCHESTER, N. H.,

October 30th, 1898.

My dear Mother Superior,

I received your letter of yesterday. I need not tell you I appreciate very much the honor which you would confer on me, of preaching on the occasion of your Golden Jubilee celebration and it would give me pleasure to accept your kind invitation, were I free to do so. I esteem very highly the work of your good Community and would be happy to show my esteem, in any manner within my power.

I regret to say that during the week preceding your celebration I have two engagements,—one in Providence, R. I.,—the other with the Sisters of the Precious Blood in Brooklyn, and while neither will require my presence on a Sunday, yet they will so occupy me that I cannot prepare myself to preach as I should on so important an occasion. I beg you then to hold me excused this time and I promise my services on any future occasion, if you will but give me due warning.

Praying God to bless you in your great and good work and asking your prayers, I am,

Yours sincerely in J. C.,

✠ DENIS M. BRADLEY,

Bishop of Manchester.

Lettre de Monsignor T.-E. Hamel, V. G., Séminaire de Québec.

QUÉBEC, 14 novembre 1898.

Ma révérende Mère,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre gracieuse invitation à assister aux Fêtes Jubilaires de votre Institut, et de vous en exprimer ma reconnaissance.

Malheureusement mes fonctions me retiennent forcément à Québec, surtout le dimanche, ce qui

me privera du plaisir que j'aurais eu d'assister en personne.

Mais je n'oublierai pas de me joindre à vous de cœur, pour remercier le bon Dieu des grâces qu'il a répandues sur votre Institut jusqu'à présent, et le prier de redoubler ses faveurs pour l'avenir.

Agréez, ma révérende Mère, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être en Notre Seigneur,

Votre très humble serviteur,

THOS.-E. HAMEL, *Ptre Pr. Ap.*

Lettre de Monsignor C.-A. Marois, V. G.

QUÉBEC, 6 novembre 1898.

Ma révérende Mère,

Je suis profondément touché de la bienveillante attention que vous avez eue de m'inviter à assister aux fêtes jubilaires de votre Institut, qui auront lieu le 20 novembre courant

Vous avez bien présumé de l'intérêt que je porte aux œuvres éminemment importantes et méritoires qui vous sont confiées. *Derelictis Misericordia*, c'est pour les abandonnés que vous réservez tout ce que vos cœurs de chrétiennes et d'épouses du Christ renferment de commisération, de tendresses et de bontés ! Ces abandonnés, ce sont ces pauvres enfants que le crime expose à la mort et que vous

soustrayez à ce dernier malheur, en leur donnant un asile où ils reçoivent la vie de la grâce par le saint Baptême, et où vous leur prodiguez les soins les plus tendres et les plus maternels ! Ces abandonnées, ce sont ces pauvres malheureuses trompées ou trop faibles pour résister aux pièges qui leur sont tendus, et que vous arrachez à l'infamie et au désespoir peut-être.

Quelle belle et grande œuvre que celle-là qui n'est autre que l'application directe des fruits précieux de la Rédemption aux âmes qui ont coûté le Sang même du Fils de Dieu ! Mais aussi, combien elle est méritoire, cette œuvre que le monde ne comprend pas toujours et que souvent il abhorre ! Après cinquante ans de labeurs pénibles accomplis au milieu des épreuves ordinaires des nouvelles fondations, il est bien naturel, nécessaire même de faire une petite halte sur l'âpre chemin du devoir, de considérer un instant le passé pour y puiser un peu de force, de consolation et d'encouragement ; de rappeler le souvenir des difficultés vaincues, pour constater l'aimable Providence de Dieu qui nous les a fait traverser, et nous rendre compte du bien que le Seigneur a daigné faire par notre humble ministère.

Ce sera là sans doute la source abondante d'où jaillira pour vous toutes, en ces fêtes jubilaires, le torrent des consolations divines qui inonderont vos cœurs, et vous feront chanter avec tant de bonheur et d'allégresse le *Te Deum* de la reconnaissance que vous éprouverez.

Je ne pourrai assister aux touchantes démonstrations religieuses que prépare votre Institut pour célébrer son jubilé, mais soyez assurée, ma révérende Mère, que je m'unis d'avance à votre Communauté pour me réjouir avec elle du bien opéré jusqu'ici, pour remercier Dieu des grâces nombreuses et privilégiées dont il s'est plu à entourer son berceau, et le prier de veiller sur vous toutes avec cette tendresse dont seul est capable le Cœur Sacré de notre Divin Sauveur !

Avec l'hommage de mon respect, veuillez agréer l'expression de mon dévouement bien sincère,

C.-A. MAROIS, V. G.

La Communauté de la Miséricorde a reçu un grand nombre de lettres bienveillantes à l'occasion de ses noces d'or, tant des membres du clergé que des communautés religieuses et d'autres amis de l'œuvre. Il serait trop long de les citer toutes, mais elles seront précieusement conservées dans les archives de la Communauté comme souvenir des bienfaits reçus pendant cinquante années d'existence.

A. M. D. G.

